

Jean-Claude Dupont

Le forgeron-soigneur au Canada français

L'ethnologie, science socio-historique des habitudes de vie, étudie aussi bien les faits de culture spirituelle (coutumes, croyances, récits populaires) que matérielle (technologies et formes artistiques). Chacun de ces deux champs d'étude peut à lui seul faire l'objet d'un domaine de recherche et l'on retrouve déjà à l'intérieur de l'un ou l'autre matière à synthèse; mais la mise en rapport de phénomènes relatifs à ces deux structures donne souvent un éclairage nécessaire à la compréhension d'activités humaines.

La médecine populaire qu'a pratiquée le forgeron de campagne, par exemple, ne saurait être analysée sans avoir recours aux doubles témoignages issus de la technologie et des usages et croyances.

L'examen des pratiques thérapeutiques de forgeron-guérisseur de la société traditionnelle canadienne-française nous permet de noter une présence plus marquée de la médecine à fondements magico-religieux à mesure que s'appauvrissent les connaissances technologiques, de même que de rattacher les nombreux gestes ésotériques du forgeron-guérisseur au rituel initiatique des compagnons de métiers du Moyen Age. Et, quel que soit le traitement médical appliqué, inconsciemment, son auteur posera des gestes qui s'insèrent dans une structure, et de leur côté, inconsciemment, les malades feront confiance à ce guérisseur.

Le forgeron-guérisseur le plus "connaissant", ou dont le métier exercé se rapprochait le plus de la science médicale, possédait des rudiments de la maréchalerie; il pouvait pratiquer des opérations comportant une intervention manuelle et instrumentale, poser des emplâtres, fixer des éclisses et conseiller l'usage de préparations médicamenteuses. Un second type de guérisseur était celui qui "commandait la maladie", généralement au moyen de prières, terminant l'invocation par des mots dits tout haut: "Va, tu es guéri", ou "va-t'en, ne reviens plus", ou par l'imposition d'un objet à caractère religieux, par exemple, une médaille, un chapelet, une image. Une troisième spécialisation était celle du soigneur qui "travaillait avec le secret", en faisant usage de formulettes magiques, en prenant une attitude mystérieuse, ou en fournissant une potion merveilleuse. En général, chaque forgeron-soigneur ne pratiquait qu'un de ces trois différents modes de thérapie, mais il arrivait qu'un même agent en privilégie deux, et très rarement les trois à la fois. Précisons également que son art s'appliquait aussi bien aux humains qu'aux animaux, et que l'exercice de ces fonctions, tout comme celles du maquignonage, n'étaient pas son occupation principale.

Ici, comme en Europe, entre la médecine vétérinaire et la médecine humaine, la distinction était autrefois réduite; "la connaissance du corps animal, chez les éleveurs, aidait à celle du corps de l'homme..." dira Françoise Loux dans son étude sur L'homme et son corps¹. Les vieux cultivateurs québécois disent encore que l'on doit expérimenter sur l'homme la médecine qu'on veut servir à l'animal, puisque "l'animal, disent-ils, n'endure pas plus fort qu'une personne".² D'ailleurs un ouvrage médical encore manuscrit écrit en 1780 par Nicolas Joseph Nérès, maître-forgeron, a pour titre: Recueil de remèdes pour garantir les chevaux, des maladies & accidents, qui peuvent leur survenir, augmenté

de plusieurs remèdes pour le corps humain.³

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, au Canada français, les artisans du fer venus de France et leurs descendants sont spécialisés; ils exercent les métiers d'armurier, de serrurier, de taillandier, de cloutier, de chaudronnier et de coutelier. D'autres sont encore maréchaux-ferrants et ils s'occupent du ferrage des chevaux et des boeufs de trait; ou charrons, lissant des patins ou bandant des roues. Tous ces travailleurs pratiquent une technologie issue de la grande tradition artisanale française; ils exercent un art semi-savant reposant à la fois sur la science compagnonique, l'Ecole et les traités scientifiques.

L'apprentissage d'une durée moyenne de trois ans est alors rigoureux et l'entrée dans les métiers est pratiquement réservée aux fils d'artisans du fer, aux descendants d'autres gens de métier, aux orphelins en tutelle de religieux et aux fils d'habitants protégés par des gens de métier.

Leur production est de grande qualité, tant au point de vue esthétique que technologique; et on la retrouve surtout chez les communautés religieuses, les fabriques, les administrateurs, les militaires et les commerçants.

Au début du XIX^e siècle, dans les campagnes, la plupart de ces huit métiers tendent à être exercés par un seul feronnier. Vers 1850, la "boutique de forge" constitue une nouvelle réalité; sous un même toit, un seul artisan s'acquitte de tous les travaux du fer. Ce forgeron réalise des pièces plus grossières que celles de ses prédécesseurs; il s'est constitué une technologie à partir du savoir des divers métiers spécialisés du fer auxquels il a associé des connaissances d'habitants adroits, des secrets empruntés de forgerons venus d'Irlande, d'Ecosse, d'Angleterre et d'ouvriers ayant travaillé le métal dans les petites industries américaines, telles des carrières de pierre et des briqueries. Ce forgeron polyvalent se répand dans les campagnes et il est au service du peuple.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la transmission des connaissances était assurée en majorité par des maîtres, tandis qu'aux XIX^e et XX^e siècles, la filiation, succession du père au fils, était coutume généralisée. C'est dans les campagnes avec les boutiques de forge des XIX^e et XX^e siècles que se développa surtout la médecine populaire imbue de religion et de magie, de la même façon que s'opérait une technologie du fer simplifiée, plus primitive. Les maréchaux de métier n'étant plus là pour pratiquer des opérations chirurgicales et "médeciner" selon l'enseignement transmis, des fils d'habitants constituèrent donc une médecine populaire faite de réminiscences scientifiques, mais aussi de croyances et superstitions.

Lors de mes enquêtes sur le terrain, sur une cinquantaine de forgerons rencontrés, seulement cinq d'entre eux possédaient des connaissances apparentées à celles des vétérinaires: ils avaient fixé des cautères, posé des bois et des fers à castrer aux animaux, lancé ou pratiqué des saignées chez les humains, et conseillé l'usage de préparations médicamenteuses à base minérale, végétale ou animale. Ces forgerons possédaient des livres ou brochures ayant trait aux soins à donner aux animaux (Le Manuel vétérinaire de Léo Lorrain; les Remèdes de l'abbé Warré; le Traité sur le cheval du Dr. J. B. Kendall; etc.).

Ces quelques artisans âgés, pratiquant encore des rudiments de maréchalerie, se rattachaient généalogiquement aux longues lignées de maréchaux du XVIII^e siècle. De Cacouna, de La Pocatière, de Québec, de Gaspé-sud et de Beauce, ils ne pratiquaient point d'autres types de médecine et ne prêtaient foi à aucune autre forme non plus. Ils se désignaient souvent eux-mêmes sous le nom de maréchaux-ferrants.

Même si certains de ces maréchaux ont abandonné le travail du fer au cours des premières générations en terre canadienne, leur savoir médical s'est parfois transmis jusqu'à nos jours. Par exemple, les descendants de Guillaume Boily, maître-forgeron installé à la Baie Saint-Paul au début du XVIIIe siècle, comme nous l'apprend l'ouvrage généalogique de Raymond Boily⁴, délaissèrent le métier du fer au tout début du XIXe siècle, mais ils continuent toujours en 1981 de pratiquer le métier de "ramancheur". Serge Gauthier dira de Flavien Boily, le ramancheur, qui vécut de 1839 à 1920, que le don qu'il avait "de replacer les os démis était courant dans la famille depuis fort longtemps. Si quelque personne, médecin ou autre, tentait de le défier, il ripostait aussitôt en démanchant un chat en entier. La pauvre bête ne souffrait pourtant pas longtemps, car l'instant d'après, ... il la remettait sur pieds⁵".

Tandis qu'aux XIXe et XXe siècles, d'après les recherches sur le terrain, il y aurait eu, à côté de ces quelques forgerons pratiquant encore une "thérapeutique scientifique", d'autres artisans du fer, huit fois plus nombreux au moins, exerçant une médecine populaire à base d'éléments naturels, de croyances religieuses ou magiques. Ces derniers, pratiquaient-ils un art différent des autres soigneurs (curés, sages-femmes et autres)? Une étude comparative révèle qu'ils n'exploitent pas davantage que ne le font ces soigneurs nommés précédemment, la médecine basée sur les seuls éléments minéraux, végétaux ou animaux; mais qu'ils favorisent trois fois plus qu'eux les formes thérapeutiques combinant à la fois religion, magie et matériaux naturels; et deux fois plus qu'eux aussi les soins uniquement associés à la fois à la magie et à la religion. Quant aux gestes qui ne se rattachent qu'à la magie, ils sont généralement deux fois moins nombreux chez les forgerons-guérisseurs; mais les formules privilégiées par ces derniers sont inconnues des gens du peuple.

FORMES THERAPEUTIQUES	CHEZ LE FORGERON- SOIGNEUR*	CHEZ LES AUTRES SOIGNEURS**
Médecine naturelle***	54% des cas	57% des cas
Médecine magique	8% des cas	21% des cas
Médecine religieuse	8% des cas	7% des cas
Médecine religieuse & mag.	14% des cas	6% des cas
Médecine rel. & nat.	4% des cas	3% des cas
Médecine rel., nat. & mag.	10% des cas	3% des cas
Médecine nat. & mag.	2% des cas	3% des cas

* D'après 100 relevés faits par l'auteur auprès de forgerons-soigneurs dans les années 1960-70.

** D'après une compilation de 100 relevés faite aux Archives de folklore du CELAT, Université Laval. Ici, le soigneur peut être un curé, une sage-femme, ou n'importe qui autre qu'un forgeron.

*** A base d'éléments végétaux, minéraux, animaux et autres (fumée, crasse, salive, etc.).

Cette propension, que l'on retrouve chez eux à utiliser magie et religion, ou à mêler ces faits à l'usage d'éléments thérapeutiques naturels, répondait-elle à un désir de se valoriser en mystifiant son entourage? Ou voulaient-ils ajouter du poids à leur renommée qui est généralement celle d'un personnage mystérieux que l'on craint et respecte à la fois? Nous croyons, en tout cas, qu'issus du peuple qu'ils desservaient, ils en partageaient le folklore.

La fin des activités du forgeron se situe vers les années 1950, et maintenant si certains artisans du fer peuvent encore se retrouver, leur occupation principale n'est plus celle de l'artisanat du fer forgé sur l'enclume, elle consiste plutôt en une technologie moderne d'atelier

(souduré à l'électricité ou à l'acétylène) qui n'est plus au centre d'une boutique "lieu de société traditionnelle".

Ce cheminement parallèle de la technologie et de la médecine, avec des points forts de présence religieuse et magique au moment où le savoir technique s'appauvrit et devint l'apanage des gens du peuple, prit une nouvelle orientation dans les années 1940-60. A ce moment, des procédés mécaniques ayant fait leur apparition, et des spécialistes de la médecine étant plus répandus, les forgerons de l'époque prirent l'habitude de vendre des médicaments patentés mis au point par des compagnies. Celles-ci, connaissant les habitudes de leur clientèle, s'y adaptèrent; leurs remèdes portaient le nom "d'onguent de saint Eloi" ou "d'infusion d'herbe saint Jean", et ces préparations n'étaient pas moins magiques, puisqu'on lisait sur le contenant "Guérit de tous les maux".

Nombreux rites de médication seraient des restes d'éléments du rituel d'initiation des compagnons au Moyen Age, cette dernière institution qui reposait déjà elle même sur trois autres plus anciennes, les Collèges d'artisans, les Guildes et les Corporations.

Les Collèges d'artisans qui auraient existé dès l'Antiquité et trouveraient leurs racines chez les Grecs et les Romains furent des confréries à caractère religieux et politique. Au temps de Servius Tullius, six siècles avant Jésus-Christ, les métiers constituaient déjà huit classes différentes et les forgerons faisaient partie de la première classe. Ces communautés d'art et métiers que l'on qualifiait d'abord d'associations fraternelles se développèrent pour en arriver, au XIIIe siècle de notre ère, à former trente-deux collèges différents. Agents de domination sous la subordination de l'Etat, les padres se situent alors au-dessus de la plèbe et ils sont exempts de charges municipales et de l'exercice militaire. Entre autres, ils s'engagent en retour à perpétuer leur métier.

Les Guides d'artisans⁶ germaniques et anglo-saxonnes, sociétés religieuses ayant pour rôle d'assurer la défense des gens de métier et les aider par la charité et la fraternité, reposeraient-elles sur des traditions païennes? Peu à peu, les guildes s'étendirent en France, et l'Edda, recueil scandinave du XIII^e siècle, fait état d'activités rituelles de la confrérie et décrit des rencontres où les gens de métier s'unissent en mêlant leur sang et en le buvant.

Les véritables Corporations de métiers apparaissent au XII^e siècle, et en plus de regrouper les métiers, elles réunissent dans chacun d'eux les apprentis, les valets et les maîtres. D'abord mis en place pour protéger l'artisanat, les maîtres s'en servirent vite contre les apprentis et les compagnons qu'ils gardaient sous leur domination, les empêchant d'exercer indépendamment leur métier et imposant des règlements des plus rigides. Pour se libérer de cette tutelle, les compagnons, aussi tôt qu'au XIII^e siècle, avaient mis en place des confréries de compagnons, institution qui deviendra célèbre sous le nom de Compagnonnage.

Le Compagnonnage, cette association qui défendit la cause des apprentis et des compagnons, instruisait dans la pratique de l'art et assistait lors du Tour de France, assurant le pain, le gîte et le travail. Vers 1900, après plus de cinq siècles déjà de présence attestée, Martin Saint-Léon dit du compagnonnage:

... ses coutumes, jadis si invariablement gardées, ... ses rites qui furent entourés d'un si religieux respect, tout cela ... s'évanouit déjà plus qu'à demi dans la nuit du passé⁷.

Mais tout comme les trois institutions dont il fut question précédemment, les premières traces du compagnonnage sont inconnues. La légende rapporte que cette société vit le jour lors de la construction du Temple de Salomon⁸.

Ces quatre associations au caractère plus ou moins bien déterminé, et dont les usages et les traditions étaient liés aux moeurs et aux habitudes de vie de l'ancienne France, remontent au début de l'ère

chrétienne, sinon de l'époque païenne. Certaines s'identifient tantôt à des sectes religieuses, tantôt à des activités secrètes, et toutes comportent des rites cachés et des cérémonies mystiques. La Révolution française tenta d'abolir toutes ces confréries mais certains de ces rites empruntés aux sociétés précédentes allaient se perpétuer encore pendant une centaine d'années. Bien plus, il m'apparaît que les forgerons-soigneurs du Canada français du XXe siècle en reprenaient encore certains secrets.

Le rituel d'initiation d'un compagnon, sorte de rite de passage à franchir pour entrer dans le monde des métiers, est décrit dans le Catéchisme des compagnons de Maître Jacques⁹. Les éléments magico-religieux dont on fait état dans ce cérémonial initiatique ne sont pas sans suggérer qu'un rapprochement soit à établir entre les pratiques du Moyen Age et celles des forgerons que nous avons connues. Un tableau comparatif montre que cette similitude ne saurait exister sans qu'il y ait là transmission.

ELEMENTS DU RITUEL D'INITIATION
D'UN COMPAGNON *

Le néophyte enlève son chapeau (p. 221).

On lui passe la main sur le front (p. 218).

ELEMENTS DU RITUEL DU
FORGERON-SOIGNEUR * *

... Le charlatan se décoiffe, parle à l'animal...Après de l'animal malade, il secoue son chapeau en prononçant des paroles secrètes (p. 250)

Il peut arrêter le sang en plaçant sa main sur le cou du malade (p. 250).

Il y a une assiette de vin qui brûle
(p.218).

On lui dit "Faites votre prière, celle
que vous voudrez" (p.218).

On le fait jurer de ne point
divulguer le secret des compagnons (p.220).

Le candidat doit tremper sa main
dans l'eau d'un baquet (pp. 222-3).

On lui fait toucher la flamme en
évitant de le brûler (p. 223).

Les compagnons font un bourdonnement
avec leur bouche imitant un
sifflement (p. 225).

... il place sur le
poêle un chaudron dans
lequel il a mis une
pinte d'eau... (p.250).

Selon le curé Charles
Rodrigue de Beauceville,
rencontré en 1965,
n'importe laquelle
prière était bonne
pour guérir (doc.enreg.9-349
coll. J.-C.D.).

Les "remèdes à secrets"
sont difficiles à détecter,
puisque le maréchal
qui soigne "a le secret"
et qu'il perd tout
pouvoir de guérir en
le révélant (p.248)

Le forgeron se mouille
le pouce de salive
(p. 248). L'eau de
forge... est recommandée
pour soigner l'herbe
à puce, le mal de peau,
le mal de dents, la
syphilis (p. 251).

Le forgeron enveloppe
une hache dans une
écorce de bouleau,
et il la met au feu...
il la refroidit,... puis
la frotte ensuite sur
les lèvres de la personne
à guérir (p. 251).

Il peut faire jeter
les vers à l'enfant
malade, en lui soufflant
sur le ventre (p. 248).

Le chiffre trois revient à plusieurs reprises (trois coups de poignards, trois points avant son nom, etc.) (p. 265).

Coliques, je t'en conjure!
Allez, la messe est dite. Trois Pater, Trois Ave.... après que le cheval, sous la direction du soigneur, a effectué trois tours dans l'écurie... (p. 250).

* Éléments tirés de l'étude de Etienne Martin Saint-Léon, Le Compagnonnage, Paris: Librairie du Compagnonnage. 1977.

** Éléments tirés de l'auteur, L'artisan forgeron, Québec: Editeur officiel du Québec et Presses de l'Université Laval. 1979.

L'application d'une médication repose sur un schéma fixe. Dans l'utilisation que fait le forgeron-soigneur des diverses médications magiques, chirurgicales, naturelles, ou religieuses (neuvaines, prières, signes de croix, médailles, eau bénite ou certains moments de la liturgie religieuse) cinq aspects sont à considérer: l'agent ou le soigneur, le temps propice à la médication, l'espace nécessaire, la matière mise en contact avec le mal, et finalement, la prise de contact avec l'agent et la séparation d'avec lui.

L'agent: le forgeron se dit un intermédiaire, héritier d'un don. "Je ne suis pas tout seul là-dedans" dira-t-il, ou "C'est pas moi qui te guéris"; ou "Je ne fais pas ça en mon nom", peut-il aussi préciser.

Le temps, lui, doit être bien disposé. Il sera propice à la guérison au moment où l'Univers est faible et le malade fort. L'Univers est faible au moment de transitions (le vent qui change, la lune qui décroît, la mer qui termine sa phase de flux, la nuit qui passe au jour, le soleil qui se lève). Le moment le plus sombre de la nuit, trois heures du matin, est une période pendant laquelle les malades ont le plus de misère ou de difficulté à se tenir en vie. Le malade, lui, sera fort lorsqu'il n'est pas à jeun.

L'espace environnant est bien disposé et provoquera la guérison s'il y a des ruptures dans l'ordre établi au point de vue naturel, social ou physique. Par exemple, au moment où la médication est appliquée, le malade ne répondra pas à un ami qui lui adresse la parole, une partie ou un organe du corps sera placé en position anormale (serrer fortement les mains, se tenir la langue collée au palais). Le remède ne pourra être utilisé qu'après avoir rencontré tel nombre d'êtres particuliers, douze chevaux blancs, un bossu sur la route, ou avoir fait trois fois le tour d'un arbre, replacé un objet en sens contraire, lancé un caillou au loin.

Quant à la matière minérale utilisée, elle extirpe le mal en le nourrissant ou le tue lorsqu'il y a présence associée de magie et de religion. Ainsi, on alimente la cause réelle ou imaginaire au moyen de mie de pain, de lait, de graisse ou de poisson. On la réchauffe par exposition à la chaleur, ou bien on l'extirpe en y accolant un objet de fer, tout comme on se sert du fer (clou, lame de couteau, épingle) pour chasser les mauvais esprits, tels les loups-garous.

Enfin, un double aspect presque toujours significatif est celui de la forme d'acceptation à participer de la part du forgeron et de la manière pour le malade de quitter le soigneur. Lorsqu'il est approché, le forgeron dira: "je ne suis pas un bon soigneur, il y en a des bien meilleurs que moi". Et le malade, lui, ne devra pas le remercier après avoir été traité.

Inconsciemment, le malade fait confiance au forgeron. Le symbolisme, connaissance instinctive et inconsciente chez les humains, associe des formes, des objets, à des significations idéales. Jean Chevalier, dans son Dictionnaire des symboles, précise que "Des métiers liés à la transformation des métaux, celui de forgeron est le plus significatif quant à l'importance et à l'ambivalence des symboles qu'il implique. La forge comporte un aspect cosmogonique et créateur, un aspect infernal,

enfin un aspect initiatique."¹⁰

Les composantes de la cosmogonie universelle, selon la théorie mystique traditionnelle expliquant la formation de l'univers, sont la terre, l'eau, le feu et l'air, quatre éléments avec lesquels le forgeron travaille quotidiennement. Les anciens feux de forge étaient remplis de terre; la combustion du charbon était activée par le soufflet, l'air; le fer était finalement trempé dans un baquet d'eau. Symboliquement, la réunion du couple air-feu, éléments mâles, avec le couple terre-eau, des éléments femelles, suggère la création. Puis individuellement, chacun de ces éléments symbolise une recherche de la vie, l'éloignement de la maladie et de la mort.¹¹ La terre est source de vie, protectrice contre toute force d'anéantissement. L'eau est un moyen de purification et de ressourcement, une source de régénérescence. Le feu symbolise la purification: on incendie les champs pour qu'ils se parent ensuite de nature vivante. L'air, souffle nécessaire à la subsistance des êtres, purifie et éloigne le mauvais dans les diverses religions. Il n'est donc pas surprenant que le maître de forge se fasse soigneur, puisqu'il passe son temps au centre d'une activité qui respire la vie; et le symbolisme qui se dégage d'un tel lieu met instinctivement le malade en confiance, lui qui est à la recherche de la vie.

Conclusion

Aux XIXe et XXe siècles, le forgeron était un personnage central dans la société rurale. Celui de la ville, d'abord intégré à l'atelier, puis ensuite à l'industrie, appartient à une ère mécanicienne et logique marquée par les connaissances scientifiques; c'est l'univers du rationnel qui échappe à l'ethnologue.¹²

Le forgeron-soigneur des campagnes habitait, contrairement au médecin, dans le voisinage immédiat du malade; il parlait le même langage que le peuple et il se faisait moins rare et moins cher que le médecin. D'ailleurs, l'efficacité du médecin n'était pas moins souvent mise

en doute que celle du forgeron, puisque des proverbes répandus disent encore: "Après la mort, le médecin", ou "médecins et maréchaux font mourir gens et chevaux".¹³ La plupart des traditions passées en revue viennent de l'Europe et certaines coutumes encore en usage ici vers le milieu du XXe siècle persistaient au même moment dans les campagnes françaises.¹⁴

Il ne faut donc pas se surprendre non plus que des traits religieux se perçoivent encore dans la médecine des forgerons, puisque le compagnonnage à la source du métier "était une institution profondément religieuse, disons plus, catholique,... et qu'il a grandi à l'ombre des cathédrales dont leurs membres étaient les constructeurs".¹⁵

En Europe, on aperçoit encore dans certaines églises des sculptures des saints forgerons vénérés pour leur aptitude ou le saint patron de forgerons, tel saint Eloi, dans l'église de Notre Dame de Granville, celui qui guérit encore, dit-on, les ulcères, le feu sauvage, les maux de gorge, le rhumatisme et la goutte.¹⁶

Chez-nous, la renommée qu'il s'est méritée comme farceur, batailleur et guérisseur, entre autres, en a fait une des figures dominantes de nos villages, immédiatement après le curé et l'institutrice.

NOTES

1. Paris, Musée national des arts et traditions populaires, 1978, p. 115.
2. Jean-Claude Dupont, L'artisan forgeron, Québec: P.U.L. 1979, 355 pages.
3. Paris, 1780, manuscrit non paginé, collection Luc Lacourcière, CEIAT, Université Laval.
4. La famille Boily au XVIIIe siècle, de Saint-Jouin-de-Marnes à la Baie Saint-Paul, Lac Etchemin, Imp. Dorchester, 1967, 255 pages.

5. L'homme-spectacle, La Malbaie, Musée régional Laure Conan, 1981, 32 pages.
6. Sur les Collèges et les Guildes d'artisans, voir Etienne Martin Saint-Léon, Histoire des Corporations de métiers, Paris: Librairie Félix-Alcan, 1922, 872 pages.
7. E. Martin Saint-Léon, Le Compagnonnage, Paris: Librairie du Compagnonnage. 1977, p. 17.
8. Agricol Perdiquier, Livre du Compagnonnage, t. II, 3e édition, p. 238.
9. E. Martin Saint-Léon, Le Compagnonnage, p. 22, et ss.
10. p. 367.
11. Voir Mircea Eliade, dans Forgerons et Alchimistes, Paris: Flammarion. 1977, 188 pages.
12. Leroi-Gourhan, L'Homme et la Matière. Paris: Albin Michel. 1943, voir p. 42.
13. Voir sur le sujet une gravure en taille douce de Lagniet, exécutée vers 1657, Françoise Loux, L'homme et son corps dans la société traditionnelle, Paris: Editions de la Réunion des Musées Nationaux. 1978, p. 91.
14. Par exemple, comparer le traitement pratiqué ici contre le rhumatisme, consistant à faire mettre le corps du malade sur l'enclume alors que le forgeron frappe un coup de marteau sur la bigorne, avec le traitement en usage en Europe pour guérir la rate (Françoise Loux, Op. Cit., voir p. 112).
15. E. Martin Saint-Léon, Le Compagnonnage, p. 332.
16. Jean Séguin, Saints guérisseurs. Paris: Librairie Guénégaud. 1978, voir p. 202.

(Conférence présentée le 12 novembre 1981 devant L'Académie des Lettres et des Science humaines de la Société royale du Canada.)